

Eux et nous

François Ricard, *La génération lyrique. Essai sur la vie et l'oeuvre des premiers-nés du baby-boom*, Boréal, 1992, 282 pages.

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 35, Number 1 (205), February 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31486ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lamontagne, M.-A. (1993). Review of [Eux et nous / François Ricard, *La génération lyrique. Essai sur la vie et l'oeuvre des premiers-nés du baby-boom*, Boréal, 1992, 282 pages.] *Liberté*, 35(1), 211–216.

ESSAI QUÉBÉCOIS

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

EUX ET NOUS

François Ricard, La génération lyrique. Essai sur la vie et l'œuvre des premiers-nés du baby-boom, Boréal, 1992, 282 pages.

Léger, léger est le monde aux yeux de la génération lyrique. Il ne pèse pas plus lourd qu'une plume et, aérienne, elle y évolue encore avec la grâce des patineurs, malgré ce qu'il est devenu.

Jamais essai n'aura été aussi impitoyable, jamais jugement aussi accablant, constat aussi effrayant: *ils* ont tout eu, tout pris, tout gardé, sans même avoir dû réclamer quoi que ce soit, puisque les enfants de la génération lyrique furent invariablement accueillis à bras ouverts à toutes les étapes de leur existence. Cette génération, explique François Ricard, précisant au passage la notion de baby-boomers, a été conçue dans la joie de l'après-guerre et l'ivresse d'un monde à rénover — d'où son lyrisme. Pour la première fois peut-être, les parents mettaient des enfants au monde avec le sentiment de ne pas devoir leur transmettre un héritage. Ce monde était mort, l'autre — meilleur — naîtrait avec leur progéniture.

Les choses ne se sont pas passées ainsi. Avec la sévérité d'un juge, François Ricard prouve ce dont on se doutait: les premiers enfants du baby-boom n'ont fait que se

comporter en égoïstes. Leur nombre aidant et avec une candeur «terrible», ils ont imposé à l'ensemble de la société leur conception toute permissive du bonheur et fait en sorte que les orientations de la société coïncident avec leurs besoins du moment. Fallait-il s'instruire? Dès lors, l'éducation devint une priorité et le «projet» de toute une société. Prenait-on de l'âge? Ce fut au tour de la santé. Quand, devenus de jeunes adultes, les enfants de la génération lyrique se virent accablés du poids de leurs vieux parents et de l'enfant et demi des statistiques natalistes, ils ont décidé que les garderies et le troisième âge seraient les nouveaux enjeux des années quatre-vingt. Depuis, confortablement installés dans leur carrière, ils n'ont de cesse de se faire les chantres du néo-libéralisme économique pour freiner la croissance d'un État qui fait sentir douloureusement sa présence chaque semaine sur leur chèque de paie.

Ce bilan, où du reste tout n'est pas mauvais, on pourrait se contenter de le mettre au compte des réalisations d'une génération qui avait le sentiment de devoir tout faire. À cet égard, François Ricard est prêt à l'absoudre du péché de machiavélisme:

Ce qui caractérise l'esprit lyrique, c'est qu'il recule d'autant moins devant l'oubli et la destruction que son but n'est pas d'abord de dévaster quoi que ce soit, mais bien plutôt, au-delà de toute dévastation, de rendre possible le (re)commencement, c'est-à-dire l'entrée dans un univers de plénitude dont la possibilité et l'immanence ne font à ses yeux aucun doute. C'est donc un désir innocent et, par là, terrible. Devant lui, le monde n'a qu'à bien se tenir¹.

1. François Ricard, *La génération lyrique*, Boréal, 1992, p. 26.

En revanche, il est plus grave que la génération lyrique continue d'apposer sa marque à la société actuelle, alors qu'on serait tenté de croire à son évincement inéluctable depuis que d'autres générations ont vu le jour, avec d'autres préoccupations, une autre personnalité, d'autres désirs. Loin de céder du terrain, les premiers-nés des baby-boomers président toujours aux destinées de la société québécoise, qu'ils ont pourtant déjà profondément modelée à leur convenance.

Quelle est-elle, cette société qu'ils devront bien un jour léguer aux autres? À ceux qui ont beaucoup reçu, n'est-on pas en droit de beaucoup demander, comme à l'enfant doué dont les maîtres exigeront davantage? Le Montréalais branché, tristement léger et à la mode, dont Monique LaRue faisait récemment le portrait², appartient avant tout, on le sait après avoir lu Ricard, à la génération lyrique, qui a toujours eu le génie de parler au nom de tout le monde. Prompte à détruire pour mieux recommencer, cette génération n'a ainsi produit qu'une société vide, «légère», certes, précisément en raison de sa vacuité. Ricard ne s'explique pas autrement, par exemple, la fortune au Québec des avant-gardes, érigées en norme sur l'autel de la modernité: pires que les idéologies sociales et les idéologies du moi — toutes choses également nées de la génération lyrique —, il y les idéologies de la culture, celles qui permettent de «dire littéralement n'importe quoi³».

On aura compris que l'essai de François Ricard est une charge. Si elle ne dit pas toujours son nom, elle est suffisamment éloquente pour attiser la haine entre les générations. L'auteur analyse le comportement de grands ensembles, qu'il raffine, mais qui ne cessent

2. Montréal. *L'oasis du Nord*, numéro spécial de la revue *Autrement*, sous la direction de Robert Boivin et de Robert Comeau, mai 1992.

3. François Ricard, *op. cit.*, p. 205.

jamais de faire entendre une voix collective. La notion de baby-boomer a été suffisamment galvaudée pour qu'un peu d'ordre soit le bienvenu dans le débat, et on sait gré à *La génération lyrique* de distinguer différentes strates à l'intérieur de l'immense fourre-tout du baby-boom. Ainsi tous les baby-boomers n'appartiennent pas à la génération lyrique. Comme au Moyen Âge, les fils cadets sont souvent laissés pour compte et n'ont d'autre choix que de courir la route des piges et des petits boulots. Comme au Moyen Âge aussi, les cadets devront se soumettre à la voix de leurs aînés, cette cohorte avancée de baby-boomers, nés dans l'immédiat après-guerre: là est la génération lyrique à proprement parler. Ce sont eux les véritables privilégiés, qui ont toujours montré aux autres la voie à suivre et tiré profit d'une conjoncture socio-historique qui leur était favorable.

Ricard prête à la génération lyrique un «idéalisme» et un «optimisme exacerbé» qui est d'abord le propre de l'adolescence, comme l'auteur ne manque pas de le souligner plus loin. Tous les adolescents du monde ont envie de se croire légers, disponibles, au seuil de la vie. Le drame des générations qui ont suivi les premiers-nés des baby-boomers — drame exacerbé chez la génération actuelle des 20-30 ans — est d'avoir dû refréner prématurément ses élans naturels, tandis que la génération précédente avait tout de suite trouvé place pour leur épanouissement, sur lequel elle n'a cessé depuis de veiller avec soin. Dès lors, toutes les conditions sont réunies pour que le malentendu s'installe — avec le ressentiment que l'on imagine — entre la génération lyrique et celles qui l'ont suivie. Il peut être tentant pour ceux qui ont pu choisir leur emploi comme des carottes au marché de déplorer, entre autres signes d'apathie de ceux qui leur succéderont, le conformisme de la jeunesse actuelle qui rêverait d'emplois, de stabilité et de bons salaires avec l'avidité de ceux qui en ont toujours été privés.

Après avoir lu l'essai de Ricard, on a envie de penser que ce conformisme ne serait qu'un autre lieu commun, repris à l'envi par les enfants gâtés du système, qui parleraient, encore une fois, au nom de tous, sans voir que le confort et le conformisme sont d'abord de leur côté.

On comprend mieux ainsi jusqu'à quels excès peut conduire un essai tout entier tourné vers le collectif. Ce point de vue est très certainement justifié par le caractère grégaire d'une génération, «dont les réactions prennent la forme de vastes courants collectifs et qui n'aime rien tant que d'éprouver la similitude de ses goûts et de ses expériences, d'où sa sensibilité aux effets de mode et aux "tendances" de toutes sortes⁴». Mais à s'attacher aux «courants», ne risque-t-on pas de définir de façon trop irrémédiable les positions de chacun — il y aurait *eux* et il y aurait *nous* —, et de perdre de vue les voix individuelles qui se font toujours entendre à l'écart du tohu-bohu collectif, dont, au premier chef, celle de François Ricard, «lyrique» et pourtant si sévère pour ceux qui sont nés en même temps que lui?

Accuser un groupe, et à l'inverse l'absoudre en tant que victime, peut être tentant, voire justifié par les faits, les chiffres et les circonstances historiques. Mais, si salutaire que soit ce constat pour l'orientation future de la société, il ne doit pas en résulter une surenchère dans le dépit. À quoi bon chercher à prendre une place déjà prise? pourraient se dire les jeunes gens d'aujourd'hui. À quoi bon aller à contre-courant de la société si «légère» et si radieuse de nos aînés, même si les enfants et les adolescents sont les premières victimes d'un gâchis perpétré en toute inconscience? L'essai de Ricard se garde bien d'encourager un défaitisme aussi amer, dont la génération actuelle des 20-30 ans donne trop souvent les

4. *Ibid.*, p. 254.

signes. Au contraire, il lui fournit abondamment les preuves nécessaires pour faire le procès de ses pères — et le gagner.

La génération lyrique devrait en somme être l'occasion de réintroduire dans le débat la notion de responsabilité individuelle. Les baby-boomers s'y sont trompés, qui ont confondu l'individualisme avec le culte d'un moi étourdi de plaisirs. Plus grave, plus exigeante, moins spectaculaire, se prêtant moins à l'analyse sociodémographique, la responsabilité individuelle permet de renouer avec la liberté, en refusant d'appartenir à des ensembles déjà définis où l'on est soit victime, soit profiteur de l'Histoire.